est-il besoin d'y insister? Comme adjuvant, les boissons abondantes, les eaux alcalines, les tisanes et médicaments diurétiques seront prescrits judicieusement. Sans avoir la prétention de faire un « lavage du sang », il faut au moins exciter la fonction rénale et tout faire pour maintenir ouverte cette véritable soupape de sûreté, grâce à laquelle l'organisme pourra rester en deçà de la limite de saturation toxinique, qui est aussi la limite de la résistance du malade.

Parmi les médicaments diurétiques, il en est un sur lequel je me permettrai d'attirer l'attention des médecins, car il leur donnera le plus souvent, surtout dans les cas graves, des résultats presque inespérés: je veux parler de l'iodure de caféine. Je ne m'arrête pas à l'objection, souvent faite, qu'il pourrait bien n'être pas une combinaison chimique définie ou que, tout au moins, il serait très instable. Sa stabilité tient peut-être aux procédés de préparation ou de conservation employés. Toujours est-il qu'il cristallise et contient environ un tiers de caféine et deux tiers d'iode. M'appuyant simplement sur l'expérience des nombreux médecins qui l'ont employé, et sur la mienne propre, je me crois autorisé à affirmer que, sans être — loin de là! — le médicament spécifique de la grippe, il trouve dans cette maladie les conditions pour ainsi dire idéales de son emploi.

Quelles que soient, en effet, les propriétés générales des iodures, on ne leur refusera pas celle de « solubiliser », par combinaison chimique ou autrement, certains produits organiques et d'en faciliter l'élimination par les urines. Toute la médication iodurée repose sur ce principe, et, si elle est réputée abaisser la tension artérielle générale, c'est précisément en vertu de ce mécanisme.

D'autre part, l'action diurétique bien connue de la caféine reconnaît une autre cause : l'augmentation de la tension cardio-vasculaire.

Voilà donc deux médicaments, en apparence contradictoires, qui, par des mécanismes opposés, arrivent à un même résultat. Leur administration simultanée, paradoxale en apparence, doit donc aboutir à la somme de leur action commune et réaliser le maximum d'effet. C'est ce qui a lieu et s'explique aisément.

Par son iode, l'iodure de caféine « entraîne » les déchets cellulaires ou les toxines microbiennes, et par cela même décharge d'autant le milieu sanguin. Par sa caféine, il resserre sur la masse sanguine le cœur et les vaisseaux qui la contiennent et les force à chasser vers l'exutoire naturel, le rein où il va s'épurer, ce liquide toxique dont l'iode a déjà neutralisé, en partie, la toxicité et diminué la pression, c'est-à-dire la résistance. C'est ce que cherche à faire mécaniquement le médecin qui combat l'asystolie : diminuer le travail cardio-vasculaire en déblayant la circulation périphérique et tonifier le myocarde et les artères pour leur rendre le travail plus facile.

Mutatis mutandis, mêmes indications se trouvent dans la grippe, qui vicie le sang, d'où nécessité de l'épurer vite et abondamment, et qui frappe dans son énergie, soit directement, soit par l'intermédiaire du système nerveux, la musculature cardio-vasculaire, comme elle frappe celles des bronches ou du tube digestif.

Telles sont, en dehors des constatations cliniques, les raisons qui doivent faire tenir l'iodure de caféine pour un médicament précieux dans toutes les infections, en général, et dans la grippe, en particulier.

Mais, dans cette maladie, nous trouverons, chemin faisant, des raisons locales, pour ainsi dire, qui feront ressortir encore les avantages de son emploi.

Traitement abortif. — Il ne faudrait pas se bercer de cette illusion — même quand on a réussi — que tel ou tel médicament « coupe » l'influenza. On ne saurait trop le répéter : légère, la grippe guérit seule; grave, elle évolue pour ainsi dire à sa fantaisie, plus ou moins atténuée cependant, si dès le début on y a porté quelque remède.

Avec ces restrictions on peut parler du traitement abortif, ou plutôt poser cette question: QUE FAIRE QUAND ON SE CROIT GRIPPÉ?

La classique purgation sera immédiatement mise en œuvre, malgré le dédain que, dans l'espèce, ont pour elle quelques médecins. On peut, sans s'avancer, affirmer que « si elle ne fait pas de bien, elle ne fait pas de mal ». Elle évacue au moins nombre de microbes intestinaux, y compris l'influenza-bacille, et élimine une certaine quantité de poisons grippaux ou autres; c'est toujours cela de moins. Dans les formes gastro-intestinales, elle est formellement indiquée.

Mais elle ne doit pas faire perdre de temps et, le jour même où on se sent pris, il est bon d'absorber, sans attendre après la purgation du lendemain, 1 gramme de sulfate ou de chlorhydrate de quinine. M. Tessier et d'autres auteurs l'associent à l'antipyrine ou la phénacétine; mieux vaut ne le faire que si les douleurs ou la céphalalgie le commandent. M. Landouzy a raison : la quinine est le médicament de choix, l'antipyrine le médicament de nécessité. Dans tous les cas, on ne donnera jamais l'antipyrine seule. La quinine sera reprise le jour même de la purgation, vers midi par exemple, si la purge a été prise le matin de bonne heure.

Quelle purgation convient-il de choisir?

Assurément les purgatifs salins; mais on aura peut-être encore un meilleur résultat si l'on s'adresse au calomel (1 gramme en quatre cachets pris à une demi-heure d'intervalle, chez l'adulte) qui joint à son action purgative des propriétés cholagogues et un pouvoir antiseptique précieux en la circonstance. Le seul inconvénient est que l'effet est plus long à se produire qu'avec la plupart des autres purgatifs.

Ceci me conduit à parler de l'emploi systématique du calomel comme abortif dans l'influenza. Cette pratique de G. Freudenthal consiste à administrer, avant le troisième jour à partir du début de la grippe, 20 centigrammes de calomel en deux prises chez l'homme, 15 centigrammes en trois prises chez la femme.

Chez l'enfant, il donne autant de centigrammes de calomel que le petit malade compte d'années. Une amélioration rapide, dit Freudenthal, ne tarde pas à suivre la prise du calomel. Six à dix heures après, la température baisse, la céphalalgie et les douleurs diminuent ou disparaissent complètement, la toux cesse et le malade entre franchement en convalescence ou guérit complètement, le plus souvent au bout de deux ou trois jours. Mais il faut se garder de prescrire les analgésiques avant de tenter la cure abortive par le calomel, sous peine de voir se prolonger la durée de l'affection.

De son côté, O'Neill (de New-York)2 se déclare partisan du calomel dans la grippe, mais assure que son efficacité peut être notablement accrue par l'adjonction de poudre de Dower. Il donne au malade, le soir au coucher, le mélange suivant :

Poudre de Dower	Our CO
Caromer a la vapeur	Oar 40
Bicarbonate de soude	0gr,12

Mêlez. — Pour un cachet unique.

En Russie, d'après Manasseïne, on administre avec succès un grand bain tiède dès l'apparition des premiers malaises. M. Teissier, sans se prononcer d'une façon absolue sur ce moyen, dit avoir vu des grippes avorter réellement sous l'influence de la balnéation précoce.

Enfin il conviendra de traiter sans retard, par les moyens appropriés que l'on trouvera plus loin, les premiers symptômes de catarrhe ou de douleur qui pourraient se montrer dès le début.

Traitement des symptômes et des formes. — Il serait logique, semble-t-il, de suivre dans l'exposé thérapeutique les divisions créées par la clinique et de présenter, à propos de chacune des formes de l'influenza, le traitement approprié.

2. Ibid., 1899, nº 3, p. 24.

Mais ce serait s'exposer à d'inutiles redites; car, d'une part, ces formes ont été multipliées peut-être avec trop de complaisance, et d'autre part, chacune d'elles est caractérisée par la prédominance d'un symptôme ou, pour mieux dire, par la localisation, rarement unique, ordinairement principale, de l'infection sur un système déterminé, ce qui donne lieu à un syndrome dominant la scène et faisant indication, d'autres organes, d'ailleurs, jouant aussi un rôle dans l'ensemble morbide.

Il sera donc plus simple et plus pratique d'étudier successivement la médication convenant aux troubles de chaque appareil ou de chaque organe; ce sera en même temps parler du traitement des complications. La tâche, en outre, sera abrégée par l'exposé détaillé que nous avons fait de la médication dite spécifique et aussi par le peu de détails que nous aurons à donner sur le traitement de telle ou telle localisation dont la thérapeutique se trouve étudiée minutieusement à d'autres chapitres de cet ouvrage.

Système Nerveux. — L'agent pathogène de l'influenza qui semble de quelque race supérieure par sa subtilité, sa pénétration, son ubiquité, sa ténacité et aussi sa délicatesse — qui constitue avec quelques autres micro-organismes spécifiques ce qu'on pourrait appeler « le groupe des microbes supérieurs » — s'attaque d'abord et surtout au système le plus noble de l'organisme, au système nerveux. Dédaignant les basses besognes qu'il abandonne aux microbes secondaires, ses satellites, il semble chercher un ennemi digne de lui et le frappe de préférence, certain d'amoindrir ainsi du premier coup l'organisme tout entier et de le livrer sans défense aux parasites habituels: pneumocoque, streptocoque, staphylocoque, colibacille, etc.

Sans aller jusqu'à dire que c'est là toute l'influenza, on peut avancer que la neuroplégie constitue sa caractéristique, est vraiment sa signature, et que, si la bronchite, la pneumonie ou la gastro-entérite grippales diffèrent de la bronchite, de la pneumonie ou de la gastro-entérite ordinaires, si elles ont un cachet symptomatique et pronostique spécial, elles le doivent à la méiopragie qui résulte, pour l'organe atteint et pour l'organisme entier, de l'impuissance où se trouve réduit, dès le début, le système nerveux.

A quelque forme donc que l'on ait affaire, il faut, avant tout, se préoccuper de rendre à celui-ci sa vigueur compromise, tout au moins de le soutenir énergiquement par tous les moyens. En secourant le système nerveux, on rend à l'organe envahi tous ses éléments de défense, et on se facilite singulièrement la thérapeutique locale, souvent inefficace autrement.

Mais un système nerveux déprimé n'est pas pour cela passif et

<sup>1.</sup> Semaine médicale, 1897, nº 49, p. 392.